

***Enfants*, éditions du Rouergue, 2009**

Réception presse, radio, télévision, internet,

lectures publiques



Arnaud Rykner

Enfants
perdus

l
a
b
r
u
e

- Jean-Louis Perrier, *Livres-Hebdo*, 9 janvier 2009, « Mauvaise mine »

« Comment sur un thème mille fois abordé par les romanciers, à savoir le très périlleux passage d'un garçon de l'enfance à l'adolescence, parvenir à être original, à toucher le lecteur ? C'est cette gageure que réussit Arnaud Rykner, écrivain délicat dont on avait pu apprécier le talent dans ses quatre précédents romans (depuis *Mon roi et moi*, en 1999, jusqu'à *Nur*, en 2007, parus dans la même collection chez le même éditeur).

Non loin des plages du débarquement, dans le Cotentin, une grande maison accueillante, qui reçoit chaque été des enfants venus pour ce qu'on appelait alors des « colonies de vacances ». L'ambiance est chaleureuse, les deux adultes responsables aimants et débonnaires, la liberté grande. Mais cet été-là, on sent que quelque chose a changé chez le héros de cette histoire, celui qui arrive toujours le premier, fait semblant de se mêler aux autres, à leurs jeux et à leurs vies, mais s'abandonne de plus en plus à son monde intérieur, à de drôles de voix qui résonnent dans sa tête. Et s'échappe de plus en plus souvent pour se réfugier dans un vieux grenier où il découvre des souvenirs qu'il ne comprend pas toujours, mais qu'il pressent mystérieux, fascinants. Qui le hantent au point qu'il n'en dort plus la nuit. Torturé par son corps qui change, qui éclate, où il se sent désormais trop à l'étroit. Le jour, il grimpe tout en haut d'un arbre, *son* arbre, où nul n'ose le déranger. Il consent à partager un peu de son intimité avec un plus jeune, solitaire aussi et collectionneur de catalogues de meubles, de timbres, de jouets, qui le font s'évader du monde. Et même, parfois, il rejoint les autres sur la plage. Cette plage où des milliers d'hommes trouvèrent la mort en 1944, cette plage dangereuse où demeurent encore des mines tueuses. Mais, à cet âge, la mort attire autant qu'elle effraie...

Avec une grande subtilité, une louable économie de moyens, Arnaud Rykner déroule les fils multiples de son récit, nous conduisant à un drame qu'on pressent, sans pathos aucun, comme si tout cela était inéluctable. Non, l'enfance n'est pas toujours un 'vers paradis' ».

- Jean-Louis Kuffer, « L'enfant mystérieux. Avec Arnaud Rykner dans le silence blanc. », 28.12.2008, <http://carnetsdeilk.hautetfort.com/archive/2008/12/28/l-enfant-mystereux.html> et « Arnaud Rykner et le blues d'un rêveur », dans *24 heures* [Lausanne], 14.04.2009

« Le plus favorable moment, pour parler de l'été qui vient, c'est quand la neige tombe », écrit Jacques Audiberti, et c'est sans cesse de penser à un été désert, silencieux et blanc, au fond des chambres duquel on entendrait de cristallines voix d'enfants, que je marchais cet après-midi limpide en me remémorant les premières pages d'*Enfants perdus*, cinquième livre d'Arnaud Rykner dont l'image de couverture, signée Bernard Faucon, et la même limpidité des phrases développent une lente

et lancinante rêverie dont le protagoniste muet est un garçon qui se sent muet, au sens profond du terme, comme si son corps donnait naissance à un autre corps confusément ressenti comme inhabitable, vers une vie pressentie invivable.

D'emblée on entre dans une sorte de paix anxieuse au seuil de la grande maison vide, en bord de mer, entourée par un grand jardin, où arrivent d'abord l'homme et la femme ensemble, réunie une fois par année deux mois durant pour entourer les enfants et les écouter – ce sont de bonnes personnes à l'évidence –, puis le premier garçon arrive, qu'angoisse immédiatement « trop de joie » et dont le récit retrace le parcours d'enfant sensible et solitaire, qu'on remarque. Le silence de la neige et le silence de la mer sont comparables par le sentiment d'infini qu'ils dégagent, mais c'est par une cabane dans un arbre que, marchant le long de la forêt, m'ont surpris tant de souvenirs au moment où il est question, dans le roman d'une cabane toute semblable, où le garçon secret a établi son royaume que nul ne lui dispute d'ailleurs : « L'arbre, il le connaît bien. C'est le sien, celui où il habite quand il sent qu'il ne peut plus habiter en bas, avec eux, les autres ». Le silence de la neige, plus que celui de la mer, sauf à l'aube immobile, creuse une sorte de temps songeur dans le temps, et c'est précisément « loin de l'année » que les enfants se retrouvent pour jouer : jouer aux aveugles dans le brouillard d'une entrée maritime, jouer à la mort pour voir comment c'est, jouer à la guerre le temps de lancer quelques pétards, joués à être perdus en s'impatiant, *S.O.S. venez-me-délivrer*, que des sauveteurs surviennent.

Le thème du livre – qu'on pourrait dire l'enfant et les sortilèges de la mort – n'est guère original, mais le ton, le rythme intérieur, la façon de restituer sans peser « la tristesse toujours possible des enfants », le développement des séquences dans une sorte de torpeur douce frangée de peur diffuse, mais sans peser une fois encore, où l'extrême clarté de l'expression file une sorte de rêverie amniotique, n'a laissé de me toucher par sa gravité et la lumière de ses mots, la puissance d'évocation de ses scènes ou de ses images – cette chaude baguette de pain que les gosses vont recevoir après la messe, ou la magie profonde d'un grenier où l'enfant va découvrir divers vestiges d'autres temps empoussiérés, dont un exemplaire de *L'Enfant maudit* de Balzac.

Rien ici de la suavité factice d'une enfance idéalisée autour du mythe de l'innocence, mais le récit d'une sorte de fatal arrachement à la vie de l'enfant mystérieux, évoque par Ruysbroeck l'Admirable et qui m'a rappelé, dans le jour déclinant, ces mots de Juan Carlos Onetti : « Je me déplaçais parmi des corps et des voix sans perturber le chemin qu'ils s'étaient imposés, tenaces involontairement, oublieux de l'heure de leur mort et ignorant en outre que le temps n'existe pas. Mais je le savais, moi, depuis l'enfance, et je protégeais mon secret comme une maladie »... Or le garçon d'*Enfants perdus* ne pourra jamais dire « depuis l'enfance », puisqu'il choisit de faire exister le temps en s'immolant – et je voyais là-bas, sur la neige, comme une tache de sang bientôt évaporée... »

- **Aliette Armel, *Nouvelobs.com*** (<http://bibliobs.nouvelobs.com/blog/la-vie-en-livres/20090113/9890/un-barrage-contre-duras>) A propos du film de Rithy Panh, d'après l'œuvre de M. Duras, *Un barrage contre le Pacifique*

« Rithy Panh est resté au seuil de l'œuvre de Duras qui lui a permis à lui, de franchir un nouveau pas vers son pays, le Cambodge, en le représentant avant l'horreur khmer, à travers le regard d'une femme blanche, une mère, qui luttait avec cette terre pour mieux l'appivoiser.

A l'opposé, j'ai lu *Enfants perdus*, le dernier roman d'Arnaud Rykner (Editions du Rouergue), comme une sorte de mise en résonance de la voix intérieure de Marguerite Duras. Homme de théâtre, Arnaud Rykner a abordé Marguerite Duras en universitaire, particulièrement dans des essais parus chez José Corti. Son écriture romanesque, qui s'exprime dans des textes brefs, intense, vibrante d'émotion, extrêmement économe de moyens, presque blanche est puissamment personnelle. L'écho durassien que je trouve dans ses livres n'a rien à voir avec une influence, une interprétation, une adaptation. Ni même une appropriation. C'est une manière d'être avec le langage, mais aussi avec les lieux et les personnages, à distance tout autant qu'en intimité profonde qui rejoint le regard porté par Marguerite Duras, dans *l'Été 80*, sur la plage, et aussi sur l'enfant solitaire accompagnant une jeune fille au cœur d'un monde dont l'actualité bruit à travers chaque page.

Lorsque j'ai ouvert le livre d'Arnaud Rykner, j'ai vu la maison d'été, j'ai senti l'odeur de sable, d'humide et de cire qui a chassé la poussière à l'instant où les volets sont poussés pour laisser entrer le soleil, avant l'arrivée des enfants. J'ai parcouru le jardin auquel on donne le nom de parc. J'ai été l'enfant, allongé dans l'herbe au bord des tennis, qui contemple les nuages dans la tristesse des fins d'après-midi. Et surtout j'ai entendu le silence, entre les êtres, et la violence qui sourd, dans les jeux des enfants, dans le corps de l'enfant, contre soi et contre le bois de l'arbre, la violence venue de la peur, la violence venue de plus loin que soi, qui tend les relations entre les êtres, qui les habite de l'intérieur et noue le tragique final, laissant le lecteur du livre hébété par ce qu'il a ressenti d'une part de l'humanité qui reste d'ordinaire cachée.

C'est cette violence là qui est au cœur de l'œuvre de Duras - d'*Un Barrage contre le Pacifique* à l'ultime *C'est tout* -, c'est cette violence qui, en elle, faisait peur, c'est cette écriture aiguisée par le regard porté dès l'enfance sur la mendicante que je retrouve dans l'œuvre personnelle d'Arnaud Rykner et pas dans l'interprétation d'*Un Barrage contre le Pacifique* de Rithy Panh. »

- « **Les Enfants perdus d'Arnaud Rykner** », François Xavier sur <http://www.lemague.net/dyn/spip.php?article5699> et sur <http://www.lelitteraire.com/article3497.html>

« Quand une crise d'adolescence verse dans la quête initiatique et que les réponses semblent impossibles à acquérir, la mer et son horizon infini peuvent ouvrir une voie. Faut-il encore désirer la suivre ...

Les grandes vacances arrivent, et la maison du bord de l'océan va accueillir une vague d'enfants venus passer l'été. Les adultes sont accaparés par la réouverture de cette maisonnée qui ne sert que le temps des vacances. Alors chaque geste est précis, chaque acte possède sa signification. Le décor dépeint l'ambiance qui va être perçue dès la première ligne.

Courtes, précises, rythmées, les phrases d'Arnaud Rykner (qui avait laissé une si forte impression lors de son précédent opus, repris à l'été 2008 en poche chez Babel : *Nur* était aussi un enchantement des sens). Et l'on retrouve ici l'affirmation de ce ton unique dans un récit figé dans une époque et qui bascule, tous les étés, dans cet éternel recommencement... Donc, chaque année les enfants se retrouvent, les clans se reforment, les jeux recommencent, les balades sur la digue, les courses dans les dunes, les jeux dans la brume... Et comme chaque année, le premier enfant de l'été arrive un peu avant les autres, mais sa différence ne s'inscrit pas seulement dans cet emploi du temps particulier.

Il en est un, en effet, qui s'impose dans sa solitude, soit perché au sommet de son arbre, invisible depuis le sol, protégé par l'épais feuillage ; soit enfermé dans le grenier, à l'abri des regards, épiant les bruits des autres enfants, ceux qui le cherchent, ceux qui l'ont oublié, ceux qui s'en fichent... Et surgissent alors les questions liées au corps qui mue, à la voix qui change, au sel qui brûle le sang. Il se sent embarrassé et ne comprend pas ce qui lui arrive, alors il s'enferme encore plus dans le silence. La violence sourde tente de l'emporter mais il parvient à se contrôler. Pendant combien de temps ? Et le cercle vicieux l'emportera ...

Dehors les enfants jouent, dans cette colonie un peu particulière, ils jouent aussi à mourir sur ces plages du débarquement qui en a tant vu il n'y a pas si longtemps. Et sur cette plage-là, en contrebas de la maisonnée, traînent encore des engins de mort. Justement.

Poétiquement emporté, le style de ce récit marque en profondeur le souvenir et laisse une petite voix danser dans votre oreille alors que la lecture est finie. Comme si le roman voulait vous accompagner dans votre quotidien, histoire de vous rappeler l'essentiel, ces petits détails que l'on oublie, foudroyés que nous sommes par le tourbillon de la vie matérielle et sociale.

Nostalgique d'une époque qui recèle bien plus d'importance que l'on voudrait lui en accorder, car elle inscrit les soixante à quatre-vingt années à venir, la sortie de l'adolescence cache parfois des douleurs insondables qui ne trouvent la paix que dans le drame. Dans cette porte qui ouvre un ailleurs où l'on pourrait s'y sentir moins seul ; mais qui le sait avec certitude ? »

- **Marine Polselli**, sur <http://www.evene.fr/livres/livre/arnaud-rykner-enfants-perdus-38925.php> (20 février 2009)

« Boîte de fer rouillée, rongée par le temps et l'oubli, 'Enfants perdus' livre pour unique trésor le secret d'une disparition. Des tableaux vivants, des paysages intérieurs, des scènes d'enfance : une fresque silencieuse se déploie comme les photographies d'une époque révolue. C'est une maison de vacances au bord de la mer : chaque été, des gamins en mal d'affection viennent y rencontrer la vie, l'amitié et l'angoisse. Ils viennent y apprendre à grandir. Au milieu des rires et des cris des mouettes, le silence d'un enfant esseulé laisse planer un vague malaise. On l'observe un peu, on tente parfois de l'apprivoiser, mais jamais on ne parvient à forcer les portes de son mutisme. D'un tableau à l'autre, Arnaud Rykner dessine les tourments de la solitude, les affres destructrices du mal de vivre, la douleur qui parfois naît de la douceur. Tout en pudeur et en légèreté, sa plume épouse les nuances de ce qui se ressent au-delà des mots. L'écriture se fait plus évocatrice que descriptive, plus picturale que romanesque. Le tissage des textes, volontairement lacunaire, offre le récit par petites touches impressionnistes – le tableau peu à peu se complète, jusqu'au saisissement final. Un livre nous plonge dans l'histoire d'un lieu disparu. En mémoire de ce qui fut, en souvenir de ceux qui furent, et en hommage à leurs destins. »

- « **Un château de sable** », par **Agnès Séverin**, journaliste au *Figaro* et à *Challenge*, sur <http://pillow-books.over-blog.com/article-27481855.html>

« La maison regarde. La mer observe. Le jardin retient son souffle. C'est tout un décor qui attend ses personnages. Les villas ont souvent, à la veille de l'été, cet air abandonné d'un refuge qui ne demande que le retour de ses locataires pour reprendre vie. Le genre de bâtisses un peu branlantes qui se révèlent si solides pour offrir une clé de voûte aux souvenirs.

Arnaud Rykner, auteur de *Mon roi et moi* et de *Je ne viendrai pas*, fait de cette maison le premier personnage de son cinquième roman. Mais la vedette revient très vite à un jeune héros dont les jours sont comptés. Car le malheur peut aussi submerger un enfant et le dévorer tout cru.

Reflet de cette menace, l'écriture d'Arnaud Rykner pourrait être classée dans la catégorie « blanche », de celle héritée de Duras (à ses mauvaises heures). Faussement simple, elle donnerait toutes les apparences du vide, suscitant pourtant une atmosphère extatique plus apaisante que réellement inquiétante. Quelque chose d'à la fois mémorable et singulier. Le genre d'univers abstrait qui donne l'impression d'être plus proche de la réalité que jamais.

Le jeune garçon condamné à disparaître dans cette courte histoire est un orphelin parmi d'autres, recueillis chaque été par un couple à peine plus visible qu'une silhouette à contre-jour sur une lumière trop forte. Il n'y a pas d'explication à son geste, pas plus qu'à cette distance qui se creuse étrangement entre lui et ses semblables. C'est une existence qui disparaît dans un souffle, sans un adieu. Château de sable qu'aura balayé un courant trop fort. Ou un mauvais coup de vent. »

- **Claire Daudin, *Bulletin des lettres*, mars 2009, n°679, p. 19.**

« Enfants perdus : petits fantômes des êtres que nous fûmes de la naissance à douze ans, et qui errent au royaume des souvenirs sans consistance. Chacun s'arrange en grandissant de cette perte irrémédiable. Deuil étrange, mystérieux, constitutif de nous-mêmes, dont on se remet plus ou moins mal. Arnaud Rykner célèbre d'une plume sensible et délicate l'enfance perdue, avec ses joies et ses jeux, ses bagarres, ses recoins secrets, ses terreurs et ses réconforts. Le bol de chocolat chaud après la course sur la plage, la paix dominicale au son des cloches dans l'église, les figures tutélaires qui protègent et qui veillent. Rien pourtant n'empêchera l'enfance de finir, dans le trouble d'un corps qui se transforme, sans que l'on sache si la métamorphose inévitable nous fait accéder à plus de vie ou à la mort. Une lumière douce comme un ciel voilé baigne ce récit ensorcelant par son humilité. »

- **Frédéric Poulet, « Jeux interdits », sur www.parutions.com (22 avril 2009)**

« Une vaste maison au bord de la mer, en Normandie, avec son «jardin», immense parc envahi par les arbres. Des enfants, que leurs parents n'emmenent jamais en vacances (mais possèdent-ils vraiment une famille ?), s'y retrouvent pendant les deux mois des grandes vacances, sous la surveillance et la protection bienveillante d'un homme et d'une femme. Les jours défilent, alternance de jeux sur la plage, dans le parc, de goûters et de moments paisibles. Les enfants grandissent doucement sous le regard des adultes. On joue à se battre et même à se tuer, mais il y a toujours un «après»...

L'un d'eux est pourtant moins calme que les autres. Il semble habité par une violence intérieure, écho de celle – physique et bien réelle – qui eut lieu sur la plage, cet autre été lointain où des soldats ont débarqué. Solitaire, incapable de partager ce qu'il ressent avec ses camarades ou avec les adultes, il vit le passage à l'adolescence comme un déchirement. Réfugié au sommet de son arbre préféré ou bien encore caché dans le grenier de la maison, il s'exclut peu à peu du groupe. La pulsion de rupture qu'il ressent ne demande qu'à s'exprimer. Pour lui, comme pour les autres, ce séjour dans la maison ne sera pas semblable à ceux des autres années. «*L'été s'est terminé plus tôt cette année-là*» (p.91).

Arnaud Rykner nous trace ce drame de l'enfance dans un récit elliptique, fragmenté, qui joue sur les blancs et les trous du texte. Hommage aux auteurs dont il est, en tant qu'universitaire, le spécialiste, comme Marguerite Duras ou Nathalie Sarraute, son style procède par bribes et par notations. La focalisation externe adoptée par la narration estompe les identités. Dans le sillage des auteurs du Nouveau Roman, le récit nous présente le drame de l'extérieur, sans laisser aucune prise au lecteur sur la subjectivité qui lui est désignée : celui-ci ne connaît ni le nom des personnages, ni leur passé, ni leur vie intérieure ou même leur subjectivité. Cet enfant devient pour nous l'Enfant, affrontant ce moment fondamental que représente pour

l'homme le passage à l'âge adulte, de même que ses conséquences (métamorphoses du corps, modification de la voix, etc.).

Dans ce récit bref, où la tension et l'ascension fatale vers le tragique sont palpables, Arnaud Rykner aborde le thème de la «perte» de l'enfance, comme le suggère le titre de l'œuvre : perte de l'insouciance, perte de la gratuité du jeu... L'expérience ordinaire côtoie l'extraordinaire dramatique et finit par s'y mêler définitivement. »

Dominique Baillon-Lalande, *Encres vagabondes*, 5 août 2009, sur <http://www.encres-vagabondes.com/magazine/rykner.htm>

« En bord de mer, le temps des vacances, un homme, une femme que rien ne semble lier et dont nous saurons peu de choses, accueillent ensemble chaque année dans une grande maison « *Ces enfants-là. Ceux des autres. Ces enfants pas tout à fait comme les autres, dont ils ne savent rien, sauf qu'ils leurs sont donnés pour l'été.* » Ici, ils peuvent profiter du bon air et se permettre d'être bruyants et turbulents.

Les enfants se refont une santé : les goûters sont copieux, l'ambiance chaleureuse, la plage où ils jouent avec les vagues, le sable ou à mimer la mort de ceux qui ont péri ici lors du débarquement est un bonheur toujours renouvelé. « *Les adultes les regardent, incertains, inquiets. (...) On les laisse courir, fuir, se fuir eux-mêmes, fuir tout ce qu'ils donnent encore à voir qui vaille la peine d'être regardé. Les adultes les regardent comme ils regardent le jour disparaître lentement.* » Une colonie singulière mais sympathique. Les adultes eux veillent au bien-être, au sommeil, au repas, à la sécurité et se méfient des engins de mort que l'on retrouve encore parfois sur la plage.

Parmi la dizaine de gamins, le plus grand, un solitaire un peu à l'écart des autres, connaît bien cette maison dans laquelle il est toujours le premier à arriver. Il observe la mer, reste des heures perché dans son arbre dissimulé au monde extérieur par l'épais feuillage, se réfugie dans le grenier à l'accès interdit pour exister hors des autres et fouiller la mémoire de la maison. Souvent il fait peur. « *Caché dans un buisson, il épie. Se fait des promesses. Attend que le jour passe. Oublie. Se force à oublier. Il oubliera tout quelques jours encore. Car il faut qu'il oublie tout ce qu'il a compris. Il ne faut pas comprendre, jamais. Pas savoir. Quand il ressort, à l'heure du bain, il se mêle à nouveau à eux, qu'il voudrait si semblables. Il les aime de nouveau. (...) Mais pour combien de temps ?* »

Seul le petit qui chaque année, de façon obsessionnelle, s'abîme des journées entières dans ses vieux catalogues à rêver une collection impossible – de jouets puis d'articles de pêche ou de meubles – dans son étrangeté l'intéresse. Mais celui-là est dans son monde et n'a besoin de personne.

L'adolescent restera donc seul, dans ses perchoirs, avec ces questions qui en lui se battent, se débattent, cette voix qui mue, ce corps qui s'échauffe et se transforme, face à ces jeux d'enfants qui ne le concernent plus, obligé à cohabiter avec cette violence et cette angoisse sourdes qui l'habitent. « *Il comprend confusément que le temps est venu de sortir de l'enfance. De ce qu'on appelle ainsi (...) Il fait très bien semblant. Mais dans sa tête il est déjà parti.* » Une nuit de délire, la plage l'appelle...

« *L'été s'est terminé plus tôt cet été-là. On est venu très vite chercher les enfants.* »

Le roman commence de façon calme et tranquille mais très vite on pressent le dérapage et le drame. Quand il est déjà difficile d'être enfant, l'adolescence peut ouvrir la porte à d'insondables douleurs. Tout devient fragile, incertain, même l'été sous le soleil avec le bruit des vagues comme berceuse et l'ombre bienveillante de ce couple étrange d'anges gardiens. Pour celui qui grandit trop vite, enfermé dans un corps qu'il ne reconnaît pas, les vacances virent alors à l'angoisse de la quête d'identité et tout en lui et hors lui se trouve parasité par une violence irrépressible.

Beaucoup d'énigmes restent vives dans ce roman : quel est le lien qui unit ces deux adultes ? Pourquoi accueillent-ils ici cette singulière colonie ? Quelle est l'histoire singulière de ces mêmes dont nous ne savons rien ? Qu'y a-t-il de si lourd dans les bagages de cet adolescent perdu ?

L'auteur, de même qu'il prend soin à ne jamais prénommer aucun personnage, se garde bien d'y répondre et joue avec les vides. Nous ne saurons de ces petits pensionnaires semblables à tant d'autres que la joie des instants passés là. Rien des drames ou des difficultés qui émaillent leur quotidien des onze autres mois de l'année n'a de place ici. Il en ressort une atmosphère mystérieuse, dense, oppressante. Le lecteur se retrouve ainsi dans la position du spectateur qui prendrait un film en cours sans en connaître l'histoire et le début et qui s'en trouverait d'autant plus happé par l'image qui s'impose à lui.

Arnaud Rykner possède une écriture simple, sans effet de style, s'appuyant sur des phrases courtes mais fortes et rythmées. Sa langue poétique, sensuelle et douloureuse, dit de façon sensible des personnages à peines esquissés, qui se divertissent sur la plage le jour pour, tels des fantômes, laisser libre cours à leurs angoisses, la nuit, dans l'obscurité des chambres, dans l'attente de trouver une réconciliation avec leur passé pour vivre et dormir en paix.

Un récit en pointillés qui ne raconte pas mais évoque, de façon émouvante, l'adolescence, la difficulté de grandir, d'être face et avec les autres, la solitude aussi.

Un roman habité qui reste en mémoire. »

Radio

- « **Le choix des livres** », France-Culture, une émission de Céline Geoffroy, lecture de Catherine Soullard, 20 janvier 2009, 20h50. Rediffusion le 3 février 2009.

« L'écriture, presque blanche, poétique et concise, d'Arnaud Rykner décrit au plus près les vacillements, les débordements et les explosions d'une enfance au bord de s'achever. »

- « **A plus d'un titre** », France-Culture, une émission de **Tewfik Hakem**, 19 février 2009, 15h.

Ecoutez l'émission : http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/aplusduntitre/fiche.php?diffusion_id=70893
(30 mn)

- « **Page à page** », Radio-Occitanie, une émission de **Claire Ambill**, 5 mars 2009, 9h30.

« C'est un roman coup de cœur, un roman très court, concentré, avec une émotion retenue qui lui donne toute sa force. Le peu de mots, le peu de phrases ne fait que ressortir l'imposante émotion qui s'en dégage. [...] Un roman plein de silence et de violence. [...] C'est un roman superbement écrit, à la fois poétique et incisif. C'est un livre qui ne laisse pas indifférent, qui hante le lecteur, même après avoir refermé le livre, plusieurs jours après. »

- « **Parole d'auteur** », Radio-Présence (Midi-Pyrénées) (www.radiopresence.com)
une émission de **Monique Faucher**, 16 mars, 19 mars et 21 mars 2009.

« C'est un ouvrage mince et dense, fait de chapitres courts qui parlent d'un enfant. Ce n'est pas l'enfant idéalisé que veulent voir les adultes, innocent, inconscient et joyeux, non, car ce n'est pas si facile l'enfance, quand on commence à prendre conscience de son corps, de sa solitude et de la mort. L'auteur a su retrouver ou recréer des sensations et des pensées d'enfance, qui pourtant s'estompent au fil des années, et il est étrange que grâce à la lecture de cet ouvrage, la mémoire comme un vieil objectif oublié, retrouve et reprécise pour nous, tant bien que mal, des souvenirs profondément enfouis, d'émotions, de désirs et d'angoisse. Mystérieuse enfance, si bien évoquée par Arnaud Rykner dans son roman intitulé *Enfants perdus*. »

Lectures publiques

Salon du Livre de Toulouse, le 16 novembre 2008, lecture par Sylvie Maury.

« **Livres d'hiver** », Mongiscard (31), le 18 janvier 2009, lecture par Françoise Hérault.

Médiathèque de Quint-Fontsegrives (31), le 23 mars 2009, lecture par Marc Fauroux.

« **Marathon des mots** », Toulouse, le 12 juin 2009, lecture par Daniel Mesguich.